

**David VRYDAGHS**

## **Amitiés et aménités : des rapports de force littéraires franco-belges**

Le silence des littérateurs français envers les littératures francophones — en l'occurrence la belge — est bien connu. Et quand discours il y a, les écrivains et journalistes de l'Hexagone cachent mal leur ignorance du sujet. Qu'on songe simplement à Baudelaire ou au propos de Mauriac reproduit en exergue de la première partie du dernier livre de Paul Dirkx, *Les « Amis belges »* : « Quelle horreur d'être belge [...]. Il n'y aurait de pire que d'être suisse. » Chose curieuse, mais elle aussi régulièrement entendue : ces rapports où règne le désintéret pas toujours poli sont le plus souvent vécus sur le mode de l'amitié, intense ou éprouvée, par les acteurs des deux bords comme, le plus souvent, par les chercheurs universitaires (ces derniers se contentant généralement de révéler des rapports personnels d'amitié — comme ceux d'Hugo avec les milieux littéraires bruxellois lors de son exil — ou, plus simplement encore, intertextuels).

L'intérêt premier du beau livre de Paul Dirkx est de faire voir (ou de rappeler à ceux qui l'ont oublié) combien les relations d'« amitié » franco-belges cachent en fait des rapports de force entre dominants et dominés au sein d'un champ littéraire dont l'un des *nomoi* veut qu'un grand écrivain soit d'abord un écrivain « français » (peu importe qu'il soit d'origine belge tant qu'on ne le remarque pas). L'analyse de ce rapport conduit l'auteur à mettre au jour la prégnance d'une *doxa* franco-universaliste dans les schèmes de perception du personnel littéraire français. Ainsi nommée en raison du caractère national d'un universalisme qui est d'abord un impérialisme de la culture et de la langue « françaises », cette attitude, inconsciente chez les écrivains français, n'est pas mieux identifiée par les écrivains francophones de Belgique. Cette étude nous montre en effet combien ces derniers sont prompts à faire leurs ces schèmes de perception au point de chercher à effacer en eux toute trace d'« habitudes belges » (l'expression est de

Michaux, écrivain exemplaire de ce point de vue). Déniée même par ceux qui en font l'objet, la violence symbolique exercée par les littérateurs français sur leurs voisins francophones prend toutes les apparences de l'amitié et est vécue comme telle. Dès lors, la méconnaissance du fonctionnement de l'État belge et des littératures en Belgique par le personnel belge lui-même et surtout par la fraction immigrée en (Île-de-)France — phénomène souvent constaté — ne lui est pas seulement imputable; elle découle d'abord et surtout de l'état de déséquilibre de la configuration littéraire internationale comme de l'intériorisation de cette configuration chez les dominants et les dominés.

On pourrait croire, à la lecture du dernier paragraphe, que l'auteur s'est contenté de décrire des rapports de domination *in abstracto*. En fait, Paul Dirkx n'a jamais cédé à pareille tentation, pourtant fréquente chez les chercheurs qui s'inspirent de la théorie de la domination élaborée par Pierre Bourdieu (on pense notamment à Pascale Casanova qui, en faisant de Paris le « méridien de Greenwich » de la valeur littéraire — c'était dans *La République mondiale des Lettres* —, s'interdisait d'apercevoir la variabilité des rapports de domination dans le temps et dans l'espace). Chez Dirkx, l'enquête historique accompagne constamment l'analyse sociologique et conduit ainsi l'auteur à s'intéresser aux évolutions des politiques nationales et internationales des deux pays. Il note ainsi l'importance de la scission de la Belgique en deux communautés pour la définition du rapport de force littéraire entre populations d'écrivains français et belges francophones. En effet, depuis la première occupation allemande en 1914-1918, le discours unitaire belge, *doxa* supportée notamment par la monarchie, s'est trouvé compromis par la bipartition du pays sur base des communautés linguistiques existantes. Comme le phénomène s'est reproduit *mutatis mutandis* en 1940 — il n'avait d'ailleurs pas disparu dans l'entre-deux-guerres, qui a vu le développement de mouvements wallons pour faire pendant au mouvement flamand —, la Belgique s'est trouvée offrir au regard français l'aspect d'un pays divisé et sur le point de disparaître. Cette thèse ayant également circulé dans la presse littéraire, on comprend mieux pourquoi l'universalisme français est sorti renforcé devant le spectacle d'un pays « commu-

nautarisé », mais aussi pourquoi de nombreux écrivains belges francophones, en perte de repères nationaux, ont préféré se tourner vers le modèle de l'écrivain français. L'importance attachée par Dirkx à ces contextes politiques l'amène également à insister sur la situation de concurrence qui existe entre les deux pays au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, situation qui interfère dans leurs relations littéraires. Le redressement économique rapide de la Belgique obnubile ainsi les Français, y compris les écrivains et les journalistes de la presse littéraire spécialisée : un Claude Morgan, un François Mauriac appelleront la France à faire de même dans les colonnes des *Lettres françaises*, appel qui se doublera très tôt d'un rappel de l'universalisme de la culture et de la langue françaises. Les productions littéraires belges furent alors le plus souvent francisées (c'est-à-dire soumises à un mode de perception qui ne souligne pas l'origine belge du produit, tendant même parfois à situer celle-ci en France) ou universalisées, dans le cas de la littérature en langue néerlandaise surtout (les contributeurs des *Lettres françaises* lisent ainsi dans cette littérature un plaidoyer en faveur du retour des Lumières, siècle « français » s'il en est). Ces efforts de contextualisation politique et économique des rapports littéraires entre pays en donnent ainsi une image plus nuancée, plus exacte aussi.

Plus spécifiquement, le choix d'une période (de 1944 à 1960) et d'un milieu (la presse littéraire spécialisée à Paris) est également pour beaucoup dans la qualité de l'analyse. Ce sont en effet ces décisions élémentaires — le choix du corpus et son découpage — qui permettent à Paul Dirkx de développer les analyses les plus fines et les plus novatrices du livre. Consacrées à trois revues de la presse littéraire spécialisée — *Les Nouvelles littéraires*, *Les Lettres françaises* et *Le Figaro littéraire* —, revues qui par ailleurs possèdent des profils distincts<sup>1</sup>, ces

---

<sup>1</sup> *Les Nouvelles littéraires* se positionnent au pôle le plus pur du champ, tant en raison de leur conception professionnelle du journalisme culturel que de leur indépendance envers les instances extérieures; en revanche, *Les Lettres françaises* occupent une position diamétralement opposée, en raison notamment de leur dépendance de plus en plus étroite envers le Parti Communiste; enfin, le *Figaro littéraire*, qui accueille un journalisme de droite, privilégie néanmoins une certaine indépendance d'esprit, mais se préoccupe peu de professionnalisme, ce qui lui vaut de rejoindre une position intermédiaire par rapport aux autres revues choisies.

analyses font ainsi apparaître « la plasticité » (p. 356) de ces rapports d'« amitié ». Par plasticité, il faut entendre le jeu de déterminations complexe exercé par plusieurs facteurs éminemment variables, comme les positions des revues dans le champ journalistique (et l'évolution de celles-ci dans le temps) ou les trajectoires particulières des différents agents qui discutent sur les lettres belges. L'auteur nous montre ainsi combien les modes de perception de la littérature belge évoluent chez les rédacteurs des *Lettres françaises* (pour ne prendre que cet exemple) en fonction de l'histoire de la revue : l'immédiat après-guerre les voit à la fois louer l'« honneur des Belges » (p. 82) — c'est-à-dire des résistants — et regarder d'un mauvais œil le redressement économique rapide du pays; la période jdanovienne permet la rencontre inédite de principes esthétiques — le réalisme socialiste de cette époque prône l'enracinement des fictions dans l'histoire nationale — et d'éléments fondateurs de la doxa franco-universaliste. Dès lors, celle-ci exerce ses effets d'autant plus facilement qu'elle n'apparaît pas immédiatement comme telle, mais d'abord comme la conséquence logique de l'adoption d'une esthétique.

Ces analyses macrosociologiques s'accompagnent constamment de changements d'échelle : l'attention se porte alors sur les stratégies individuelles des agents ainsi que sur les détails de leurs trajectoires. C'est surtout le cas dans la seconde partie du livre, consacrée aux agents littéraires belges des rédactions françaises. La fréquence, dans ces trajectoires, de l'inculcation précoce du franco-universalisme (en raison des études effectuées, d'une installation rapide de la famille sur le territoire français ou encore d'opinions francophiles chez les parents par exemple) permet ainsi à l'auteur de nuancer le rapport de domination, en ceci qu'il est plus accepté que subi par ceux-là mêmes qui en sont l'objet.

Enfin, une lecture rhétorique des articles consacrés à la littérature belge — les textes de synthèse et les reportages bénéficient même d'une analyse exhaustive — fait voir les modes de perception et leurs modifications circonstanciées à même les formulations.

La multiplication des points de vue (macrosociologique, micro-sociologique, historique et rhétorique), richesse d'autant plus appréciable qu'elle est parfaitement maîtrisée — la lecture en est ainsi grandement facilitée —, est sans doute aucun l'aspect le plus important de ce livre, en ceci qu'il renouvelle notre appréhension des relations littéraires internationales en montrant leurs effets, et les déterminismes qui pèsent sur ceux-ci, à tous les niveaux.

Enfin, l'ouvrage vaut aussi par ses quelques propositions théoriques. L'accent mis sur la configuration internationale des espaces littéraires — comme c'était déjà le cas dans *La République mondiale des Lettres* de Pascale Casanova — permet par exemple à Paul Dirkx de défendre l'hypothèse selon laquelle il n'y a pas de champ littéraire belge francophone (hypothèse qui était déjà celle de Bourdieu). Le poids du modèle français pour les littérateurs belges francophones serait tel qu'il viendrait empêcher la production d'un *nomos* propre à ce champ. Hétéronome et divisée entre un pôle « belge » et un pôle « français », la production francophone de Belgique ne peut constituer un champ. C'est aussi une des raisons du silence qui la frappe encore trop souvent en France comme... outre-Québécois.

**Référence :** Paul Dirkx, *Les « Amis belges » : presse littéraire et franco-universalisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2006, 416 p.